

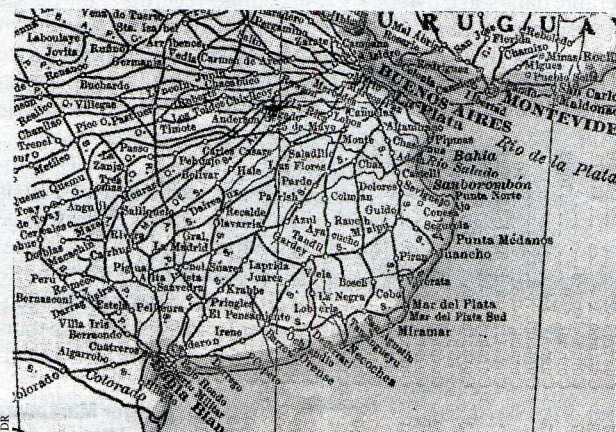
L'odyssée allumée d'un Ulysse anonyme

Roman. Un nouveau livre-monstre d'Onuma Nemon fait l'événement.

Quartiers de On!

d'Onuma Nemon,
Éditions Verticales,
1150 pages, 60 illustrations,
1 cd audio, 36 euros.

Proposons au lecteur une hypothèse: ce livre est un roman. On en conclura qu'il doit se lire comme tel. Voilà qui n'est pas évident à la manipulation de l'objet, et même des objets puis qu'il se présente sous la forme d'un pavé de plus de mille pages, flanqué d'un CD, et qui, au feuilletage, laisse apparaître des demi-pages illustrées, une moitié de photo ici, l'autre trente pages plus loin, par exemple. Des vignettes parcourent parfois les marges, des dessins remplacent parfois les mots même du texte, qui lui-même se présente tantôt avec la compacité de la page de roman traditionnelle, tantôt avec les blancs et les alinéas d'un poème. Ajoutons à cela un système de chapitrage plutôt touffu, et on aura une idée de la perplexité qui saisit le candidat à lecture d'un tel livre. Onuma Nemon avait déjà étonné son monde avec *Ogr*(1), paru il y a cinq ans environ aux Éditions Tristram. Il récidive avec un texte encore plus étrange, plus ample, qui s'inscrit dans une ambition folle, et raisonnable, celle de reculer, encore et encore, les limites du roman. L'auteur, dont le double nom, grec et latin, dit à la fois la volonté de dépersonnalisation et la référence mythologique – on peut le lire comme «mon nom est personne» – propose un livre composé de onze «chants», qui redouble la référence à l'épopée homérique. Le onzième chant de l'Odyssée est celui de la descente aux enfers. C'est aussi cet épisode que, il



L'auteur transporte le lecteur dans sa cartographie mentale.

y aura bientôt cent ans, Pound prendra comme point de départ de ses «Cantos». Restons en là pour le moment. La commodité grille d'interprétation qu'on croyait voir se dessiner demeurera à l'état d'esquisse. Il faut entrer dans ce texte, sans armes, pour pouvoir en tirer du plaisir. *Quartiers de On!* procède d'abord d'une perte, celle d'un frère avec qui une écriture à deux avait démarré. Didier disparu, l'auteur reste «le cancer mort du frère vivant». Mort aussi ce roman double, qu'il faut enterrer et, autrement, ressusciter. Il y perdra son identité, endossera celle de «personne», comme le fera Ulysse, ou Ulittle Nemo, un nom qui condense celui du héros d'Homère ou de Joyce et celui du petit garçon à cauchemars de la BD de Winsor McCay. Onuma Nemon, dont les initiales donnent le plus indéfini des pronoms, qui sert de manifeste et de titre à l'ouvrage. Une manière de dire l'identité à la fois masquée et diluée de l'auteur. «On», c'est personne et tout le monde, c'est nous, pourrions-nous dire. Un écho au *La poésie doit être faite par tous, non par un*, de Ducasse.

L'auteur nous embarque

donc dans une virée où se mêlent autobiographie, histoire, recherche généalogique, lectures, réflexions sur la littérature, arts martiaux et philosophie orientale, pour ne citer que les sentes les mieux marquées de cette cartographie mentale. De grands blocs de romans, d'abord, s'imposent par leur sens du récit, du personnage, de l'atmosphère. Ici simples épisodes, ils auraient suffi à bien des écrivains paresseux, qui se seraient empressés d'en ficeler qui un roman qui un recueil de nouvelles. Enfance, mythes familiaux, errances de marginaux plus ou moins artistes, toute une génération s'y retrouvera, celle qu'ont bercée les slogans et morts d'ordres hypnotiques des années ou on «chantait rouge». La révolution, rêvée, manquée, dévotée, hantée ces pages, où s'enkyste Staline enfant, où s'esquisse un roman de Robespierre et du menuisier Duplay, entre terreur et Être suprême. De «quartiers» en «quartiers», le livre est aussi un itinéraire, au sens propre, une vraie géographie. Au centre, deux foyers vers quoi convergent toutes les lignes, Bordeaux et le Gers, qu'un réseau sensible relie à

l'Irlande de Joyce, à l'Amérique, à Arras, à Dijon, au Paris des asiles de nuit du treizième arrondissement. Marginaux, miséreux, paumés, clochards mourant de froid, petites filles tabassées, mais aussi modèles aux proportions numériquement exemplaires, complotiers sublimes des avant-gardes plastiques, littéraires et politiques, tout un peuple aux aventures déjantées palpites dans les pages de ce roman picaresques «alumbrado», littéralement allumé.

On y vit charnellement une pulsion permanente vers un au-delà de l'art et de la littérature de confort, la tension extrême d'un fil qui partirait de Villon et qui le reliait à Dante, au Tasse, à Lautréamont, Rimbaud, Joyce, Pound et bien d'autres. On sent, ou on croit sentir les présences de Melville, Hawthorne, Mandelstam, on évoque Bataille ou Artaud. Hallucination de lecteur ou malice d'écrivain? Peu importe. S'il a réussi à nous le faire croire, le texte a gagné: «La poésie est une danse au-dessus des mots.» À qui y entre, sans préjugés, avec le seul projet de se laisser étonner, s'ouvre le voyage un fleuve intranquille dont les grands noms de la littérature et de l'art ne servent qu'à baliser les confluent. Alimenté par une émotion sans frein, servi par une créativité truculente et poétique, ce roman crapuleux, qui reposera de tant d'œuvres confortables, a tout pour se faire détester, ou aimer. À la folie, dans l'un ou l'autre cas.

Alain Nicolas

(1) *Ogr*, d'Onuma Nemon
Éditions Tristram, 255 pages,
15,24 euros.

LA CHRONIQUE
de Jean-Marc

Jean-Marc
Un jour

Avec Matins bleus
l'un des livres de
de cet automne

au problème de la sim-
posé déjà par Michel
encore Olivier Rolin.
du début de notre siècle
sur le clavier de son o-
au sous-sol de la gare
partent les récits multi-
une journée de la vie
de départ et prennent
peut alors être éteint
livre: une journée pas

**Le narrateur, qui tire
le tout dernier récit v-**
là-haut sous la verrière
les poutrelles métalliques
Il se rapproche, voit g-

qu'il apercevait loin d-
dessus la rambarde d-
l'ordre dans sa chron-

Il est en effet 6h30, la-
à journaux et le café d-

les noctambules de le-
se déversent sur les qu-

travail. Une multitudi-
déjà se frôlent. Qui vo-

narratif, réunis par ce-
la manœuvre. Lieu de

permet ce fugitif rasse-
lui donne forme, mais

Avec tout un amont,
d'univers plus intimes

une vaste composition
une ribambelle de per-

des figurants et racon-
des textes qui soudain

s'effacent. Et fait fina-
précision, la réalité pr-

ses injustices, ses dram-
ses infirmités de langa-

maladroites, ses désirs
ne vient pas à s'affiche-

que l'on achète en vite
Le récit de la rencontre

aux sentiments incerta-
pâlichonne qui zone là-

Au même titre que cel-
à une table du café, qu-

VERS LA NÉO-LANGUE

Premier mot de la semaine: «world». «The world election», titrait lundi *Libération* pour nous assurer que «le monde entier est suspendu» à l'élec-

**Trois mots
de la semaine**

Par François Taillandier

«merde». Il a surgi lundi soir dans un document d'archives, au cours de l'ahurissante soirée d'auto-glorification des animateurs de France 2 enchaînés